

THEATRE DES CELESTINS

Directeurs
JEAN MEYER
ALBERT HUSSON

*Administrateur de la
Comédie de Lyon*
ROBERT-ALAIN PAULET

Directeur de la scène
RENE MONIEZ

Régisseur général
HENRI VART

Chef machiniste
ROGER GIRARD

Chef électricien
MARC BRUN

Chef costumière
ISABELLE SAN FILIPPO



Maquette
RENÉ PERRIN

Impression
ÉDITIONS ET IMPRIMERIES
DU SUD-EST



cambet

CÉRAMISTE-VERRIER-ORFÈVRE

cadeaux . listes de mariage . objets de décoration



TRADITION 13, RUE DE LA CHARITÉ, LYON 2

CONTEMPORAIN 10, RUE DE LA CHARITÉ, LYON 2

BOUTIQUE 22, RUE A.-COMTE, LYON 2

2028 WA26

THEATRE DES CELESTINS

le
dindon
de
GEORGES
FEYDEAU

SAISON 1974/1975

Georges Feydeau

Georges Feydeau dîne régulièrement chez Maxim's, où sa table est réservée en permanence. Il sourit à tous, répond poliment et brièvement aux questions qu'on lui pose – mais il joue plutôt le rôle du confident que celui de la vedette. Il observe et enregistre tout – il écoute, avec une patience inlassable. Quand il se sent en confiance, parfois, il consent à se laisser aller et montre alors, presque malgré lui, une grande culture, un sens critique aigu mais juste, l'amour de tout ce qui est beau, la haine de tout ce qui est vulgaire... Tout à coup, un mot, inattendu et bref, témoigne de cet esprit mordant qu'on lui reconnaît universellement et révèle le philosophe désabusé. On lui parle d'une demoiselle « qui respire la vertu » :

– Oui, dit-il... Mais elle est tout de suite essoufflée !

On lui montre une célèbre demi-mondaine, qui va bientôt accoucher :

– Jusqu'à présent, fait le vaudevilliste, elle n'avait donné que la nuit ; elle va enfin donner le jour !

Un journaliste s'écrie naïvement :

– Oh ! Maître ! Quel mot charmant !... Il est de vous ?

– Oui, répond Feydeau glacial. Mais plus pour longtemps.

Un mari dont le front s'orne de magnifiques ramures, lui confie :

– Mon petit garçon est étonnant : il est toujours dans les jupes de sa mère. A la fin, c'est agaçant !

– Laissez donc, répond gentiment Feydeau, il s'y fera des relations.

– Cet homme-là, s'écrie quelqu'un après le départ du pauvre garçon, il n'est bon qu'à être cocu !

– Et encore, renchérit l'auteur du *Dindon*, il faut que sa femme l'aide !

Un industriel nouveau-riche a l'imprudence de déclarer devant lui :

– Pour moi, les véritables artistes doivent être pauvres !

– C'est comme si vous disiez que les industriels ne doivent pas avoir d'esprit !...

Metteur en scène de ses propres œuvres, il connaît admirablement l'art théâtral et le mécanisme du rire. Il sait que rien ne doit être laissé au hasard – et dans le vaudeville moins qu'ailleurs.

– Le théâtre est une étrange loterie, dit-il. L'auteur écrit une pièce, les acteurs en jouent une autre – et le public en comprend une troisième !

Un jeune premier, qui ne brille pas par l'intelligence, interrompt une répétition en s'écriant :

– J'ai une idée !

– Comme elle doit s'ennuyer toute seule ! murmure Feydeau.

Lors d'une autre séance de travail, il se montre manifestement excédé. Un imprudent se penche au-dessus de la rampe :

– Qu'y a-t-il, maître ? Ça ne va donc pas ?

– Mais si, ça va... Ça va très bien... Seulement, le malheur, c'est que chacun de vous donne la réplique à un imbécile...

Feydeau ne considère pas, d'ailleurs, que son rôle de metteur en scène s'arrête le soir de la première – et il revient plusieurs fois dans la salle, pour s'assurer que rien ne s'est décalé. A chaque reprise, à chaque changement de rôle, il est là. Et son ami Galipaux nous confie qu'il fait la terreur de ses interprètes quand il se présente au théâtre vers cinq heures, frais et dispos – et déclare aux artistes, exténués par une répétition commencée à une heure :

– Ah ! mes enfants, nous allons faire du bon ouvrage aujourd'hui !... Nous allons commencer par le Un...

Les Femmes de Feydeau

par Marcel ACHARD (de l'Académie Française)

Il y a trois périodes dans l'œuvre de Feydeau, et toutes les trois commandées par le personnage féminin.

Quand l'héroïne change, le ton, l'allure, la qualité de la comédie changent aussi.

La première période est celle des bourgeoises.

Elles n'ont pas encore commis la faute, mais elles en rêvent tout le temps. Elles sont charmantes, inconsistantes et un peu folles. Ce sont des amoureuses despotiques et des épouses peu recommandables. Comme dit Feydeau, elles respirent la vertu, mais elles sont tout de suite essouffées.

Elles sont plus émancipées que les héroïnes de Labiche, mais elles leur ressemblent encore. Elles disent :

– Quel dommage qu'on ne puisse pas avoir un amant sans tromper son mari !

Tout en souriant à l'idée du péché, elles ne peuvent admettre d'être trompées. Leur seul réflexe, c'est d'appliquer la loi du talion. C'est seulement dans les courts instants où elles ne pensent plus à ce qu'elles disent qu'on peut être sûr qu'elles disent ce qu'elles pensent.

Elles voient clair, cependant.

On peut douter de l'amour d'un homme qui vous dit : « Je vous aime », mais on peut être certain de celui qui fait tout pour vous le cacher. C'est l'époque de « Monsieur chasse », de « La main passe », du « Dindon », de « La puce à l'oreille » et de « L'Hôtel du libre échange ».

La seconde période est celle des « dégrafées », comme on disait à l'époque. Celle d'Amélie, de Bichon et de la même Crevette. Ces filles-là ont du caractère. Elles sont amusantes, agressives, saugrenues. Tout un personnel cosmopolite, toute une riche faune de fêtards, d'abouliques, de métèques et de déca-vés pénètrent à leur suite dans la comédie. Le ton se hausse.

Comme elles sont prêtes à toutes les folies, l'auteur peut en profiter pour multiplier les siennes.

Elles disent : « Et allez donc, c'est pas mon père ! » en passant la jambe pardessus une chaise. Mais elles le disent si bien qu'elles le font répéter par une duchesse, une sous-préfète et douze dames patronnesses. Elles disent n'importe quoi :

– On parlait de toi l'autre jour, on en a dit ping-pong.

Au lieu de dire : « Pis que pendre ».

Ou bien :

– Il fait noir comme dans une taupe.

Lorsque l'une d'entre elles se marie et devient duchesse de la Courtille, on en dit avec raison :

– Ça fera peut-être une petite femme de moins. Ça ne fera pas une grande dame de plus.

Ce sont des filles, mais de bonnes filles. Elles recueillent leurs frères... comme valets de chambre.

Les bijoux sont leurs préoccupations essentielles ; mais si leur amant en conçoit de l'humeur, elles tentent de l'apaiser :

– Quant à son solitaire, je l'ai fait monter en bague. Voilà ce que j'ai fait pour toi.

Elles s'ébattent gaiement au milieu des situations les plus atroces pour les autres. Comme elles n'ont rien à perdre, puisqu'elles sont jolies, elles se contentent d'être, aussi gentiment que possible, les causes de toutes les catastrophes.

Elles ne se plaignent pas de leur condition.

L'une d'entre elles, qui fut femme de chambre, est interrogée par son ancienne patronne :

– Alors, vous êtes devenue... ?

– Cocotte, oui, madame.

– Mais comment avez-vous pu en arriver là ?...

– L'ambition !

C'est l'époque des succès fulgurants, celle de « La Dame de chez Maxim's », de « Je ne trompe pas mon mari » et « Occupe-toi d'Amélie ».

Le dernier épisode est celui des mégères non apprivoisées.

C'est aussi celui des chefs-d'œuvre en un acte. Feydeau a renoncé aux rencontres cataclysmiques, avec vol de vêtements, coups de revolver, menaces sous condition, rixes, appartements truqués, apparitions, magnétisme, spiritisme, extase anesthésiante. Il abandonne tous ses accessoires. Il ne veut rien garder que son atroce drôlerie, qu'il exercera sur un ménage : un homme faible et pas très intelligent, en proie à une terrible, ravissante, impitoyable mégère.

Cette série de comédies, « Mais n'te promène donc pas toute nue », « On purge bébé », « Léonie est en avance » et « Feu la mère de Madame », Georges Feydeau se proposait de la publier en un seul volume qu'il avait intitulé : « Du mariage au divorce ».

Ce sont bien, en effet, les embêtements, les interminables discussions, les épouvantables petites catastrophes de la vie d'un homme et d'une femme qui ne sont plus liés ensemble que par l'habitude, qu'on trouve dans ces quatre pièces.

Ces deux mal mariés seraient des personnages de Strindberg, si l'auteur ne les avait fait passer devant les miroirs concaves, convexes, gondolés ou simplement grossissants de son génie comique.

M. A.



le dindon

de
GEORGES FEYDEAU

Mise en scène de J. MEYER
Décors et costumes de SUZANNE LALIQUE

DU 6 AU 16 FÉVRIER 1975

Lucienne Vatel	PASCALE ROBERTS
Pontagnac	ALAIN FEYDEAU
Vatelin	JEAN MEYER
Jean	JACQUES LORCEY
Redillon	PATRICK PREJEAN
Mme Pontagnac	JACQUELINE COROT
Maggy Soldignac	PERRETTE PRADIER
Soldignac	JEAN PEMEJA
Armandine	CORINNE MARCHAND
Victor	J.-F. CHATILLON
Le gérant	EDDY ROOS
Clara	CORINNE CAVILLON
Pinchard	JACQUES MARIN
Mme Pinchard	NICOLE CHOLLET
1er commissaire	JACQUES LORCEY
2e commissaire	ROBERT CHAZOT
Gérôme	FERNAND GUIOT
Clients - Policiers	PHILIPPE CLEMENT
	PATRICK ROS DE LA GRANGE

LES ARTISTES SONT COIFFÉS PAR
DOLORÈS ET GÉRARD, 9, RUE CHAVANNE - LYON



Jacques LORCEY.